

JEAN · HERVÉ DONNARD

Τακτικού καθηγητού τῆς Γαλλικῆς Γλώσσης καὶ Φιλολογίας

## MODERNE ANTIGONE

Antigone, fille d'Anouilh, vient d'avoir vingt ans. C'est en effet le 4 février 1944 que, toute frêle dans sa robe noire, elle est apparue pour la première fois sur la scène de l'Atelier. Malgré les épreuves de la guerre et de l'occupation allemande, notre littérature prouvait qu'elle était toujours capable de produire des œuvres originales et vigoureuses. A l'âge de trente-quatre ans, Jean Anouilh s'affirmait comme un des plus grands dramaturges de sa génération.

Marcher sur les traces de Sophocle, n'était-ce pas cependant téméraire ? Le jeune auteur se sentait sûr de lui, en pleine possession de ses moyens. Il avait déjà fait représenter neuf pièces, toutes dignes d'intérêt, et quelques-unes même, tel *le Voyageur sans bagage*, jugées comme très importantes. Il serait toutefois abusif de croire que, grisé par le succès, il a voulu rivaliser avec nos grands classiques ou renouveler les exploits de son maître Giraudoux. Antigone est la soeur des héroïnes qu'il avait auparavant portées à la scène, Thérèse la « Sauvage » et Eurydice. Ces jeunes filles, qui ont le culte de la pureté, se révoltent contre une société où les valeurs spirituelles sont étouffées par des préjugés stupides et des intérêts sordides. Antigone, comme Eurydice et Thérèse, se sacrifie, est sacrifiée ; les *pièces noires* se terminent par la défaite, du moins sur le plan temporel, de l'idéal, et par l'invasion triomphante des ténèbres.

La rencontre d'Antigone et d'Anouilh apparaît donc comme inévitable. Elle aurait pu n'être qu'une brève rencontre ; par chance, elle a été féconde. Il s'est même produit une aventure étrange. Lorsque la fille d'Oedipe s'est dressée sur son chemin, Anouilh l'a écoutée avec recueillement réciter les vers de Sophocle. Mais soudain, et presque sans transition, Antigone a changé de langage et a exposé une philosophie qui n'a rien de grec ou d'antique. Cette métamorphose mérite qu'on l'examine de près.

Anouilh a relu avec soin la tragédie de Sophocle. Non seulement il lui a emprunté le récit de la mort d'Hémon, mais encore il a reproduit bien des traits qui définissent la psychologie de l'héroïne. Ainsi le Chœur antique disait : « L'inflexible enfant est bien la fille de son inflexible père ; elle ne sait pas céder au malheur (...). Ton orgueil qui ne veut pas entendre raison t'a perdue ». De même, Anouilh fait dire à Créon, regardant Antigone : « L'orgueil d'Oedipe. Tu es l'orgueil d'Oedipe... ». Des répliques sont transportées, presque littéralement, d'une pièce dans l'autre. Au moment de la condamnation d'Antigone, Ismène s'écrie dans la pièce de Sophocle : « — Malheureuse que je suis ! Faut-il que je ne partage pas ta mort ? » Antigone répond : « — Tu as choisi de vivre et moi de mourir »<sup>1</sup>. Anouilh, dans les mêmes circonstances, fait dire à Ismène : « — Je ne veux pas vivre si tu meurs, je ne veux pas rester sans toi ! » Or Antigone fait exactement la même réponse que son prototype antique : « — Tu as choisi la vie et moi la mort ».

En dépit de ces ressemblances dans leurs gestes et dans leurs paroles, les deux Antigone agissent pour des raisons tout à fait différentes. L'Antigone grecque a transgressé les lois de Créon par pitié ; au roi qui l'accuse, elle répond avec hauteur : « — Je ne croyais pas que ton édit eût assez de force pour donner à un être mortel le pouvoir d'enfreindre les décrets divins, qui n'ont jamais été écrits et qui sont immuables : ce n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier qu'ils existent ; ils sont éternels et personne ne sait à quel passé ils remontent (...). Ainsi pour moi le sort que tu me réserves est un mal qui ne compte pas ; ce qui en aurait été un, c'eût été de souffrir que le fils de ma mère restât après sa mort sans sépulture : le reste m'est indifférent »<sup>2</sup>. Elle met la

1. ΪΣ. Οἱμοὶ τάλαινα, κάμπλάκω τοῦ σοῦ μόρου ;  
 ΑΝ. Σὺ μὲν γὰρ εἴλου ζῆν, ἐγὼ δὲ καταθεῖν. (554 - 555)

Nous citons le texte et la traduction de l'édition Guillaume Budé.

2. Οὐδὲ σθένειν τοσοῦτον ψόμην τὰ σὰ  
 κηρύγμαθ' ὥστ' ἀγραπτα κάσφαλῇ θεῶν  
 νόμιμα δύνασθαι θνητὸν δυνθ' ὑπερδραμεῖν.  
 Οὐ γάρ τι νῦν γε καχθὲς ἀλλ' αἰέποτε  
 ζῆ ταῦτα, κοῦδεὶς οἶδεν ἔξ ὅτου φάνη.  
 .....  
 Οὕτως ἐμοίγε τοῦδε τοῦ μόρου τυχεῖν  
 παρ' οὐδὲν ἄλγος· ἀλλ' ἂν, εἰ τὸν ἐξ ἐμῆς  
 μητρὸς θανόντ' ἄθραπτον ἡνσχόμην νέκυν,  
 κεῖνός ἂν ἤλγουν· τοῖσδε δ' οὐκ ἀλγύνομαι.

(453 - 457, 465 - 468)

justice divine au-dessus de la justice humaine, ou plus exactement elle affirme l'existence d'une Loi gravée par les dieux dans la conscience des hommes, plus impérative que les lois de l'Etat. Il semble, à première vue, que l'Antigone française partage entièrement cette opinion ; la voici en face du roi de Thèbes :

CRÉON. — Pourquoi as-tu tenté d'enterrer ton frère ?

ANTIGONE. — Je le devais.

CRÉON. — Je l'avais interdit.

ANTIGONE, *doucement*. — Je le devais tout de même. Ceux qu'on n'enterre pas errent éternellement sans jamais trouver de repos. Si mon frère vivant était rentré harassé d'une longue chasse, je lui aurais enlevé ses chaussures, je lui aurais fait à manger, je lui aurais préparé son lit... Polynice aujourd'hui a achevé sa chasse. Il rentre à la maison où mon père et ma mère, et Étéocle aussi, l'attendent. Il a droit au repos.

CRÉON. — C'était un révolté et un traître, tu le savais.

ANTIGONE. — C'était mon frère.

Admirons les images poétiques de ce style : la vie comparée à une partie de chasse harassante, la mort à une maison paisible où nous attendent ceux que nous avons aimés. Nous n'en sommes pas moins surpris que cette héroïne, moderne et française, conserve les croyances de l'antique Hellade, lorsqu'elle déclare : « Ceux qu'on n'enterre pas errent éternellement sans jamais trouver de repos ». Or nous ne tardons pas à nous apercevoir qu'il s'agit là d'une feinte.

Très différent du personnage de Sophocle, Créon lutte avec désespoir pour sauver sa nièce. Les sentiments qui l'animent sont complexes : la pitié, l'esprit de famille, la crainte de provoquer des remous dans l'opinion et de fournir des armes aux adversaires du régime. De plus, ce roi est un philosophe sceptique et rationaliste, qui trouve insensée l'attitude de la princesse :

CRÉON. — Tu y crois donc vraiment, toi, à cet enterrement dans les règles ? A cette ombre de ton frère condamnée à errer toujours si on ne jette pas sur le cadavre un peu de terre avec la formule du prêtre ? (...) C'est absurde !

ANTIGONE. — Oui, c'est absurde.

CRÉON. — Pourquoi fais-tu ce geste alors ? Pour les autres, pour ceux qui y croient ? Pour les dresser contre moi ?

ANTIGONE. — Non.

CRÉON. — Ni pour les autres, ni pour ton frère ? Pour qui alors ?

ANTIGONE. — Pour personne. Pour moi.

Curieux échange de répliques ! D'un côté, le voile se lève, de l'autre, le mystère s'épaissit. On découvre qu'Antigone n'est ni religieuse, ni altruiste ; en ce sens, elle est bien moderne et diffère entièrement de l'héroïne antique. Mais les motifs de son geste ne sont pas clairs. C'est pour elle, pour elle seule qu'elle agit, si nous l'en croyons. Cette affirmation est équivoque. Est-ce l'orgueil qui l'inspire ? Veut-elle accomplir un exploit héroïque, pour satisfaire son amour-propre et acquérir une gloire éternelle ? Ou au contraire cherche-t-elle à se détruire, sachant que la mort sera le salaire obligatoire de sa désobéissance ? Créon va lui arracher son secret, en lui racontant l'histoire véritable de Polynice et d'Étéocle. L'un était un prince débauché, un fils dénaturé, qui a frappé son père et comploté avec les ennemis de son pays ; l'autre ne valait guère mieux. Les deux frères « se sont égorgés comme deux petits voyous qu'ils étaient, pour un règlement de comptes... ». Mais pour des raisons de gouvernement, il était nécessaire de désigner Polynice comme un traître, et de faire d'Étéocle un héros. Ébranlée par la révélation de ces secrets d'État, Antigone semble prête à suivre les conseils de Créon : « — Va voir Hémon, ce matin. Marie-toi vite ». Par malheur, le roi va trop parler et provoquer la révolte de la jeune fille. S'efforçant de réconcilier sa nièce avec la vie, il l'engage à accepter les choses comme elles sont et à se contenter de petits bonheurs. Antigone se dresse farouchement, de tout son être, contre cette sagesse terre-à-terre. Elle est convaincue que le bonheur et la pureté sont incompatibles : « — Quelle femme heureuse deviendra-t-elle, la petite Antigone ? demande-t-elle à Créon. Dites, à qui devra-t-elle mentir, à qui sourire, à qui se vendre ? Qui devra-t-elle laisser mourir en détournant le regard ? » D'après elle, le bonheur s'accompagne de dureté de cœur et de lâcheté. En outre, il est constamment rejeté dans l'avenir, sous forme d'espoir, « votre espoir », dit-elle au roi avec des accents de haine et de mépris, « votre cher espoir, votre sale espoir ! ». Or il n'y a de valable que la certitude, même si c'est la certitude du malheur : Oedipe « n'est devenu beau qu'après, quand il a été bien sûr, enfin, qu'il avait tué son père, que c'était bien avec sa mère qu'il avait couché, et que rien, plus rien, ne pouvait le sauver. Alors, il s'est calmé tout d'un coup, il a eu comme un sourire, et il est devenu beau. C'était fini. Il n'a plus eu qu'à fermer les yeux pour ne plus nous voir ! » Antigone, ayant soif d'absolu, refuse la vie parce que tout y est passager et relatif : « Moi, je veux tout, tout de suite, — et que ce soit entier — ou alors je refuse ! Je ne veux pas être modeste, moi, et me contenter d'un petit morceau si j'ai



été bien sage. Je veux être sûre de tout aujourd'hui et que cela soit aussi beau que quand j'étais petite — ou mourir ».

Retenons ce dernier aveu qui nous livre le secret du personnage : « Je veux être sûre... que cela soit aussi beau que quand j'étais petite... » Tel est le drame d'Antigone : avoir conservé une âme d'enfant, que le monde des adultes ne cesse de blesser. L'enfance a été pour elle un vert paradis. Elle éprouvait la joie de vivre et de sentir, avec des sens neufs ; la nature était son jardin d'Eden. Elle se levait la première, le matin, « rien que pour sentir l'air froid sur sa peau nue », et elle se couchait la dernière « seulement quand elle n'en pouvait plus de fatigue, pour vivre encore un peu de la nuit ». L'émerveillement s'est dissipé avec les années, mais elle est restée une petite fille ; ses attitudes et ses paroles témoignent de cette infirmité. Elle demande aide et protection à sa nourrice, qu'elle invoque comme une divinité tutélaire : « Nounou plus forte que la fièvre, nounou plus forte que le cauchemar, (...) nounou plus forte que la mort ».

Comment cette Antigone si faible tient-elle tête au roi tout-puissant ? Elle se conduit alors en enfant qui se butte et se rebelle. Elle confie à Ismène qu'elle est lasse d'être raisonnable ; lourdes lui paraissent les chaînes dont on l'a chargée depuis sa naissance, intolérable ce code d'interdictions : ne pas tacher ses robes, ne pas manger tout à la fois, ne pas boire quand on a chaud, ne pas courir trop vite, ne pas donner tout ce qu'on a dans les poches au mendiant qu'on rencontre. Elle veut briser ses entraves.

Il est notable qu'elle se réfère toujours à une échelle de valeurs enfantines, pour juger et pour agir. L'objet qu'elle utilise pour ensevelir son frère a du reste une signification symbolique : « une petite pelle de fer qui nous servait à faire des châteaux de sable sur la plage pendant les vacances. C'était justement la pelle de Polynice. Il avait gravé son nom au couteau sur le manche. C'est pour cela que je l'ai laissée près de lui ». On distingue la différence essentielle entre les deux Antigone. La Grecque est une prêtresse sans âge, qui aux lois de la terre oppose les lois du ciel ; la Française est une petite fille qui au monde des grandes personnes oppose l'univers de l'enfance. Plus précisément, elle refuse le monde des adultes ; ne pouvant y entrer, incapable de retourner vers le paradis du premier âge, elle cherche refuge dans la mort.

La nostalgie de l'enfance est au centre de la pièce. Créon exhorte son fils à la résignation : « Chacun de nous a un jour, plus ou moins triste, plus ou moins lointain, où il doit enfin accepter d'être un

homme. Pour toi, c'est aujourd'hui... » Hémon, en pleurant, demande si l'homme qui lui tient ce langage, est celui, si fort, qui l'enlevait dans ses bras lorsqu'il était petit, celui, si savant, qui lui montrait des livres, le soir, sous la lampe. « Père, s'écrie-t-il, ce n'est pas vrai ! ce n'est pas toi, ce n'est pas aujourd'hui ! (...) Ah ! je t'en supplie, père, que je t'admire, que je t'admire encore ! Je suis trop seul et le monde est trop nu si je ne peux plus t'admirer ». Créon le détache de lui, en disant : « On est tout seul, Hémon. Ce monde est nu. Et tu m'as admiré trop longtemps. Regarde-moi ; c'est cela devenir un homme, voir le visage de son père en face, un jour ». A la fin de la tragédie, lorsque la loi des adultes aura tué tous ceux qui lui étaient chers, le roi dira à son page : « — Il faudrait ne jamais devenir grand ». Telle est la moralité de la pièce. Antigone a choisi la mort, parce qu'elle ne pouvait accepter la vie de ses aînées, Thérèse et Eurydice. Elles aussi avaient un idéal de pureté ; elle ont été souillées par la vie. Un amour vrai et profond leur a donné une chance de rachat, trop tard, hélas. Pendant quelques heures, au mieux durant quelques jours elles ont cru qu'elles étaient sauvées. L'amère réalité n'a pas tardé à dissiper leurs illusions. La corruption était dans leur chair et dans leur âme, comme un cancer ; il ne leur restait qu'à fuir ou à mourir. D'instinct, Antigone refuse cette destinée. Elle prétend rester vierge, et elle mourra plutôt que de perdre la virginité de son corps et de son esprit. Dans cette attitude intransigeante, il serait facile de discerner des tendances morbides. C'est une maladie bien connue des psychiatres que la tentation du suicide, qui obsède certains adolescents à l'époque de la puberté. On pourrait supposer qu'Antigone est victime d'une crise semblable. En fait, la forme même de son suicide indique qu'il faut poursuivre l'enquête plus en profondeur.

En général, les adolescents se rayent de l'existence aussi discrètement que possible ; au contraire, la fille d'Oedipe se suicide en grandes pompes, s'il est permis de s'exprimer ainsi, puisqu'elle met en jeu les intérêts et les passions de sa famille et de la Cité entière. Sa mort entraîne celle d'Hémon et de la Reine mère ; désormais Thèbes vivra dans le deuil et la suspicion. S'il est vrai qu'Antigone a agi dans une demi-inconscience, il n'en reste pas moins que le texte donne des renseignements assez précis sur son drame intérieur. D'abord, l'héroïne est laide ; à deux reprises, il est dit qu'elle est « noire et maigre ». En revanche, sa soeur Ismène est très belle. Qu'Antigone fasse un complexe d'infériorité, voire de frustration, c'est presque inévitable. Or ce complexe s'extériorise et prend une forme aggressive, comme il ressort

de cette confiance de la princesse à sa soeur : « — Quand j'étais petite, j'étais si malheureuse, tu te souviens ? Je te barbouillais de terre, je te mettais des vers dans le cou. Une fois, je t'ai attachée à un arbre et je t'ai coupé les cheveux, tes beaux cheveux... » C'est naturellement Ismène qu'Hémon a courtisée ; mais, coup de théâtre, c'est à Antigone qu'il a demandé d'être sa femme. Comment expliquer ce revirement ? Des psychologues diraient sans doute que la laide, mieux que la séduisante, incarnait les tendances profondes du prétendant. Quoi qu'il en soit, Antigone éprouve à l'égard de son fiancé une passion très vive, et même sensuelle. Elle aurait été sans nul doute une épouse dévouée, quoique exclusive et jalouse. Or elle détruit ce bonheur qui est à portée de sa main. Elle hait la vie, au moment où elle devrait le plus l'aimer. C'est ici qu'on peut parler de motifs inconscients, que discerne d'ailleurs le spectateur averti. Antigone se sent coupable vis-à-vis d'Ismène. Elle l'a détestée, battue, étant petite ; si l'on pousse l'analyse, on en vient à se demander si elle n'est pas en proie à un sentiment double et trouble : voyez comme elle félicite la jeune fille de sa beauté, avec quelle insistance elle caresse ses longs cheveux. En outre, faut-il s'étonner qu'elle soit éprise du même homme qu'Ismène ? Hémon n'est-il qu'un intercesseur ? En croyant aimer son fiancé, n'est-ce pas sa soeur qu'Antigone aime en réalité ?

Ce n'est qu'une hypothèse psychanalytique, sur laquelle il serait imprudent d'insister. Ce dont on ne peut douter, c'est qu'Antigone, se croyant coupable, veut expier. Mais pourquoi choisir un trépas si glorieux ? Cette Cendrillon a peut-être trouvé le moyen de se mettre en valeur, comme tant d'Érostrates qui, après avoir manqué leur vie, essayent de réussir leur mort. Cette orgueilleuse est une perverse. Disparaissant dans des circonstances aussi tragiques, elle sait que nul après elle ne pourra être heureux. Si elle perd Hémon, Ismène le perd également ; si elle se refuse au bonheur, elle refuse le bonheur aux autres. Il s'en faut de peu que le personnage d'Antigone ne devienne odieux.

Mais la mort va lui donner un visage plus doux et plus émouvant. En attendant l'heure du supplice, elle reste en tête-à-tête avec un des policiers qui l'ont arrêtée. Elle contemple avec émotion son « dernier visage d'homme ». Parce qu'elle a besoin de chaleur humaine elle interroge le garde sur sa vie privée, sur ses enfants ; mais l'homme n'est qu'une brute égoïste, qui, loin de voir la détresse de la condamnée, ne parle que de sa solde et de son avancement. « Deux bêtes..., murmure Antigone... Des bêtes se serreraient l'une contre l'autre pour

se faire chaud. Je suis toute seule ». Elle pense à Hémon qu'elle n'a cessé de chérir ; elle dicte une lettre déchirante au garde. Celui-ci, à demi illettré, écrit avec application, en suçant son crayon, en répétant de sa grosse voix les paroles de la princesse, qui sont comme dégradées par cet intermédiaire. La lettre ne partira pas. Nul ne saura les dernières pensées de la fille d'Oedipe, qui ont toutes été de repentance, de désespoir, et de tendresse : « — Créon avait raison, c'est terrible, maintenant, à côté de cet homme, je ne sais plus pourquoi je meurs. J'ai peur (...). Oh ! Hémon, notre petit garçon. Je le comprends seulement maintenant combien c'était simple de vivre (...). Je ne sais plus pourquoi je meurs ». A l'approche du supplice, Antigone s'est purifiée ; débarrassée des suggestions morbides de son inconscient, elle aurait pu enfin être heureuse. Mais la machine infernale a été imprudemment amorcée, et aucun pouvoir ne peut désormais empêcher l'explosion meurtrière.

\*  
\*  
\*

Créon, « bourreau » d'Antigone, a mauvaise réputation. Il gagne pourtant à être connu, car c'est un homme d'État efficace, consciencieux, digne de l'estime des honnêtes gens. Si la princesse est impulsive, tourmentée par des sentiments inavoués, le roi au contraire se montre plein de bon sens, d'équilibre et de fermeté. Antigone refuse la vie, Créon l'accepte, non par lâcheté, mais parce qu'il la trouve admirable. Il essaye de convaincre sa nièce en lui faisant contempler l'ordre éternel de la nature :

« Tu imagines un monde où les arbres aussi auraient dit non contre la sève, où les bêtes auraient dit non contre l'instinct de la chasse ou de l'amour ? Les bêtes, elles au moins, sont bonnes et simples et dures. Elles vont se poussant les unes après les autres, courageusement, sur le même chemin. Et si elles tombent, les autres passent et il peut s'en perdre autant que l'on veut, il en restera toujours une de chaque espèce prête à refaire des petits et à reprendre le même chemin avec le même courage, toute pareille à celles qui sont passées avant. »

Dans ce passage, où l'on perçoit un écho du poème de Lucrèce, il est remarquable que Créon estime la conservation de l'espèce plus importante que le bonheur des individus. La destinée de l'espèce est grandiose, tandis que le rôle des individus est médiocre, éphémère, comme la place qu'ils occupent dans le temps et dans l'espace. L'individu doit donc se contenter de joies à sa mesure, c'est-à-dire infimes. Le bonheur, d'après Créon, « c'est un livre qu'on aime, c'est un enfant



qui joue à vos pieds, un outil qu'on tient bien dans sa main, un banc pour se reposer le soir devant sa maison ».

Sa philosophie politique part du même principe que sa morale personnelle ; comme l'espèce, la Nation doit être maintenue, aux dépens des simples particuliers s'il le faut. Créon a une très haute opinion de son métier de roi. Avant de monter sur le trône, il se conduisait en prince dilettante, aimant « la musique, les belles reliures, les longues flâneries chez les petits antiquaires de Thèbes ». Mais après les catastrophes qui se sont abattues sur la Cité, « il a laissé ses livres, ses objets, il a retroussé ses manches », et il a pris la place que la disparition d'Oedipe laissait vacante. Quelquefois, le soir, il connaît des moments de lassitude, et il se demande « s'il n'est pas vain de conduire les hommes » ; mais le matin il reprend sa tâche avec une ardeur nouvelle. Il dirige le navire d'une main ferme, non par goût ou par ambition, mais par devoir et par vocation. Quelqu'un doit tenir la barre, car la tempête fait rage, les hommes d'équipage sont paresseux, les officiers égoïstes et incapables. Créon, autocrate convaincu de sa mission, représente l'autorité nécessaire : « J'ai mes deux pieds par terre, mes deux mains enfoncées dans mes poches et, puisque je suis roi, j'ai résolu (...) de m'employer tout simplement à rendre l'ordre de ce monde un peu moins absurde, si c'est possible ».

Et pourtant, ce philosophe couronné méprise la masse : « les brutes que je gouverne », voilà comme il désigne ses concitoyens. Il possède l'art de remuer les foules par des sentiments élémentaires ; c'est ainsi qu'il invente la fable d'Étéocle et Polynice, à laquelle il se garde bien de croire. « — Il faut que cela pue le cadavre de Polynice dans toute la ville, pendant un mois » ; le peuple est traité comme un animal domestique, à qui l'on fait respirer une ordure, par représaille ou par menace. En revanche, Étéocle, héros postiche, aura l'honneur de funérailles nationales, destinées à encourager les citoyens dévoués au gouvernement établi.

Après la Libération, certains ont accusé Anouilh d'avoir écrit une pièce de tendances fascistes ; n'a-t-il pas fait l'éloge de la dictature, alors que les Alliés et la Résistance luttèrent pour le rétablissement de la démocratie ? N'a-t-il pas exalté la raison d'État la plus sordide, alors que les adversaires des nazis versaient leur sang au nom de nobles principes ? Ce reproche paraît injustifié. Créon ne ressemble ni à Hitler ni à Mussolini ; certes, il est un despote, mais en aucune circonstance il n'apparaît comme un fou sanguinaire. On ne peut l'accuser d'avoir organisé des persécutions racistes, ouvert des camps de

concentration, édifié des fours crématoires. Parlant et agissant avec pondération, il se montre humain. Pourtant, objectera-t-on, il fait exécuter Antigone. En réalité, il a tout tenté pour sauver sa nièce. Assuré du silence de la police, il demande seulement à la jeune fille de ne pas récidiver. Il lui promet un prompt mariage avec Hémon, il dépense des trésors d'éloquence, il lui livre même des secrets d'État pour la réconcilier avec la vie. Car il éprouve à son égard une affection paternelle ; ne lui rappelle-t-il pas qu'il lui a fait cadeau de sa première poupée, il n'y a pas si longtemps ? S'il hésite à sévir, c'est aussi parce qu'il est un vrai chef de gouvernement, qui frappe quand il le faut, mais pas plus qu'il ne faut. Pour que son règne soit long et pacifique, il évite de faire couler le sang et les larmes. Cependant, après une lutte désespérée, il se résout à livrer Antigone à la mort ; la sentence était fatale, pour deux raisons. D'abord, la jeune fille a crié ce qu'elle a fait, Thèbes l'a entendue, les lois de la Cité doivent être appliquées dans toute leur rigueur, ou elles cessent d'exister. Ensuite, quoi que fit le roi, sa nièce avait décidé de mourir. Créon s'est du reste aperçu de la vanité de ses efforts : « — Aucun de nous n'était assez fort pour la décider à vivre, dit-il au chœur. Je le comprends maintenant, Antigone était faite pour être morte. Elle-même ne le savait peut-être pas, mais Polynice n'était qu'un prétexte. Quand elle a dû y renoncer, elle a trouvé autre chose tout de suite. Ce qui importait pour elle, c'était de refuser et de mourir ». Créon est le seul qui ait compris Antigone.

Ainsi la pièce d'Anouilh, dans sa conception d'ensemble, n'a rien de commun avec le drame de Sophocle. C'est une tragédie moderne, tant par sa psychologie que par les idées politiques qu'elle développe. Antigone est une névrosée, que le docteur Freud aurait sans doute examinée avec intérêt, faute de pouvoir la guérir. Quant à Créon, ce n'est pas un tyran antique, comme Philippe ou Alexandre, encore moins un monarque de droit divin, ou un dictateur fasciste. C'est un autocrate de notre temps, nous dirions volontiers un technocrate, gérant les affaires de l'État comme un grand patron gère une grande usine. Cependant cette pièce actuelle, qui porte si visiblement la marque de son siècle, compte déjà parmi les œuvres universelles, car ceux qui refusent la vie, même sans aller jusqu'au suicide, ressemblent à Antigone, et ceux qui l'acceptent avec toutes ses conséquences, même s'ils ne sont pas chefs de gouvernement, ressemblent à Créon.